

Banane

Je me trouvais depuis... cent vingt jours à Bomá, regrettant encore le Stanley-Pool, quand le Tribunal et le Conseil de guerre furent obligés de se transporter à Banane.

J'en fus enchanté, car je me languissais de la mer, cette vieille maîtresse à qui l'on revient toujours...

En arrivant en Afrique, je n'avais aperçu Banane que du large, ou plutôt je n'avais vu que quelques taches blanches au milieu d'une verdure très légèrement estompée dans le lointain. Le *Léopoldville* n'y avait point relâché, car nous étions à la saison des pluies et le fleuve était assez gonflé pour permettre aux gros vapeurs de gagner directement Boma sans qu'on dût les alléger.

Mais si je n'avais pas vu Banane, je m'en faisais pourtant une idée charmante, d'après tous les récits que j'avais entendus. Je m'y transportais

souvent en imagination : alors, j'écoutais le flux plus résonnant ici que partout ailleurs, je me promenais dans les belles allées de cocotiers chargés de fruits, je gobais des huîtres, je savourais des salicoques...

On comprendra que je n'étais pas fâché de me rendre enfin pour de bon dans ce lieu de délices. Aussi, mes malles furent bientôt faites et je partis un dimanche matin sur le *Héron* avec le juge Horstmans et le commandant Deuster, deux compagnons pleins de cordialité et d'entrain.

Nous arrivâmes à Banane vers cinq heures. Mon étonnement fut assez vif d'aborder dans une immense crique entourée de palétuviers et dont l'eau était la plus calme du monde.

Je ne pus m'empêcher, en débarquant, d'exprimer ma désillusion à mon vieux camarade, le docteur E. Carré, qui était venu nous recevoir sur le ponton.

— Mais, fis-je avec ennui, il n'y a pas de marée ici, ça ne ressemble pas du tout à la mer. On s'est moqué de moi !

— Tu as raison, approuva mon ami en souriant, hein, on dirait un étang ?

— Et puis, pas la moindre odeur marine...

— Hé, hé, que veux-tu, mon cher, tu es une victime de ce fameux coefficient d'Afrique...

Mais, viens avec moi, il faut que je te fasse les honneurs de ma maison...

Et il m'entraîna sous les plumes gigantesques des cocotiers. Vraiment, ces allées de palmiers sont majestueuses, quoique un peu bien ratissées. J'admirais; tout de même, l'idée de cette mer muette, sans vagues et sans odeur, où, familièrement, les palétuviers viennent tremper leurs mille tentacules, tout cela continuait de m'affliger profondément et je me lamentais en paroles amères; Carré souriait toujours :

— Conviens que tu te figurais arriver à Blankenberghe!...

Comme nous cheminions depuis quelque temps, je perçus un bruit lointain, comme un roulement de tonnerre.

A mon geste d'interrogation :

— Un orage sans doute, répondit mon docteur en souriant de nouveau. Ici, ça nous arrive souvent en dépit du ciel pur et de la saison sèche...

Ce sourire que Carré appuyait sur moi commençait à m'affecter désagréablement. Je me disais : c'est un tic, le pauvre garçon a beaucoup d'années de Congo...

Cependant, l'orage se rapprochait...

— Nous y sommes, s'écria tout à coup mon ami en me désignant un chimbèque bâti sur des pilots au milieu du sable et flanqué à droite et à gauche d'une haute palissade coupant le ciel.

Deux minutes après, je gravissais l'escalier de la maison. Carré m'avait saisi le bras ; il me fit entrer dans une pièce assez spacieuse, très joliment décorée, et, soudain, sans attendre mon compliment, il me pousse dans une vaste loggia aux nattes relevées...

Ce fut un coup sublime.

Jamais, je ne fus aussi stupéfait. Jamais, je ne demeurai dans une si longue admiration. J'étais littéralement hébété.

Oh l'immense Océan plein de lumière ! Oh ces puissantes vagues qui accouraient en tumulte et brisaient leurs volutes sur la plage avec un fracas formidable ! Et cette écume d'or que la mer entraînaient avec un bruit de perles !...

La suave odeur marine ! Et ces coquillages ! Et ces crabes qui couraient sur le sable !...

— Eh bien, fit mon sardonique docteur quand il me crut un peu remis de la secousse, cette fois, est-ce la mer ?

Ce fut un moment délicieux.

— Regarde, ajouta mon ami, en m'appuyant sa main sur l'épaule, vois-tu ce nuage à l'horizon ? C'est le *Philippeville* qui nous apporte des nouvelles d'Europe...

Mon cœur était gonflé de joie.

Il eût éclaté ; bien sûr, si j'avais su que cette petite fumée m'apportait aussi la délivrance !

